

Pages Missing

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

REVUE ECCLÉSIASTIQUE ET HISTORIQUE

COMPRENANT SEIZE PAGES, PUBLIÉE LE 1ER ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Abonnement : Canada, \$1.00 par an. Etats-Unis, \$1.25. Etranger, 7 francs

SOMMAIRE:—Le centenaire des Frères de Marie—Un discours de R. P. Lacombe, O.M.I.—Une campagne de salut—Bibliographie—Le troisième centenaire de Suarez—A l'Académie Saint-Joseph—Ding! Dang! Dong!—R. I P

VOL. XVI

15 DÉCEMBRE 1917

No 24

LE CENTENAIRE DES FRÈRES DE MARIE

Le 2 octobre 1917 marquait le centenaire de la fondation des Frères de Marie, qui enseignent au Manitoba depuis déjà trente-sept ans. Les trois premiers arrivèrent à Winnipeg le 25 août 1880 et prirent la direction de l'école Sainte-Marie, que leurs successeurs ont quittée à regret cette année. Depuis 1899 ils dirigent, avec la compétence et le succès que l'on sait, l'importante école Provencher de Saint-Boniface. Ils ont aussi accepté cet été l'école des garçons du village de Saint-Jean-Baptiste.

La célébration du centenaire à Saint-Boniface avait été remise aux 6, 7 et 8 décembre. Le 6 au soir il y eut une jolie séance dramatique et musicale, présidée par S. G. Mgr l'Archevêque, dans la salle académique de l'école. Le lendemain, il y eut messe solennelle dans la cathédrale. Cette messe, à laquelle assistait S. G. Mgr l'Archevêque, fut chantée par M. l'abbé J.-W. Jubinville, curé de la paroisse Mgr P.-A. Dugas, P. A., V. G., dans un éloquent sermon de circonstance, rendit un juste tribut d'hommages à l'œuvre éducatrice des bons Frères. Les fidèles de la ville, si attachés aux instituteurs de leurs enfants et si reconnaissants pour leur dévouement, assistaient en grand nombre à cette messe d'action de grâces.

Le dimanche précédent, 2 décembre, le Rév. Frère Joseph, directeur de l'école, avait donné au public de la ville, sous les auspices de l'Union Canadienne, une intéressante conférence sur le fondateur de la communauté, le T. R. P. Guillaume-Joseph Chaminade, qui, au lendemain de la Révolution, fut l'un des grands restaurateurs de la vie catholique en France.

D'une admirable préface que Mgr Baudrillart a écrite pour un

livre (1) qui retrace la vie de cet homme de Dieu et que le conférencier a cité avec beaucoup d'à-propos, nous détacherons les principaux traits de sa remarquable figure et de son œuvre.

« Physionomie charmante, douce, sereine, pacifique, attirante, traduisant jusque par les traits du visage l'intelligence, la bonté, la vie intense et supérieure de l'âme. Héroïque à l'occasion, d'une héroïsme tranquille et simple qui accomplit, presque en se jouant, des actes à nous faire frissonner d'admiration.

« Ce prêtre est jeune, au moment de la Révolution; la vie et l'avenir lui sourient; qu'il laisse passer l'orage, qu'il se mette à l'abri! Oh non! Ce n'est point là Guillaume-Joseph Chaminade. Sous mille déguisements, à travers d'innombrables périls, risquant sa tête tous les jours, il continuera son ministère à Bordeaux; il rendra d'étonnants services aux autorités ecclésiastiques, et s'acquerra une réputation de sainteté bien faite pour faciliter ses œuvres futures. . .

« Guillaume-Joseph Chaminade a traversé la Terreur; mais voici que la persécution le surprend au détour du chemin, lorsqu'il a cru pouvoir répondre aux premiers sourires d'une paix trompeuse, en 1797. Pour lui, c'est l'exil. Exil béni! Ce prêtre qui porte au cœur le culte de Marie, dont il sera l'apôtre, cherche un refuge à Saragosse. Et voici qu'aux pieds de Notre-Dame del Pilar, sa vie s'allumaine par avance; Dieu visite son serviteur et lui parle au cœur; la flamme de l'apostolat s'allume en lui; dans la mesure de ses faibles forces, il ramènera la France à Jésus par Marie. . .

« La tourmente est passée; mais le sol est jonché de débris; par mille crevasses a fui l'eau de la vie surnaturelle; la terre est sèche et aride: comment la vivifier de nouveau? . . . Allons droit au surnaturel, se dit M. Chaminade. Allons droit à la vie parfaite, qui est la grande force du christianisme, qui est le sel de la terre, ou le levain grâce auquel fermente toute la pâte! . . . Mais le dix-huitième siècle a déshonoré autant qu'il l'a pu la vie religieuse, et les régimes issus de la Révolution l'interdisent sous sa forme traditionnelle: or cette vie religieuse, n'est-ce pas la perfection chrétienne organisée? Qu'importe, se dit encore M. Chaminade; en attendant de pouvoir reconstituer le passé, que nous adapterons au présent, nous tenterons autre chose, gardant toute la substance des conseils évangéliques. Et alors commence à Bordeaux, pour s'étendre ensuite dans toute la région, cette série vraiment admirable d'œuvres de toutes sortes, qui visent à l'évangélisation de tous par la perfection de quelques-uns.

« *Formons des chrétiens apôtres!* C'est le mot de toute la vie de M. Chaminade, de toutes les œuvres, de toutes les sociétés dont il a été l'auteur, de l'éducation qu'il a assurée à des milliers de jeunes gens. . .

(1) Guillaume-Joseph Chaminade, fondateur des Marianistes (1761-1850) par Henri Rousseau, marianiste (1913).

“Congrégation de jeunes gens, Congrégation de jeunes filles, sans oublier cette maison de la “Miséricorde” fondée dès 1801 par une fille spirituelle du saint prêtre, Melle de Lamourou, telles sont les premières grandes créations. Une première élite militante et conquérante est constituée; elle s’est affirmée par l’aideur de son zèle et de sa charité; en quelques années, les congréganistes ont rendu ou donné la vie à quantité d’œuvres, au point que, suivant le témoignage du cardinal Donnet, si l’on remonte à l’origine d’une œuvre bordelaise, en tête se lit toujours le nom de M. Chaminade. . .

“Et maintenant il ne restait plus qu’à franchir la dernière étape puisqu’un gouvernement plus clément le permettait enfin — c’est-à-dire fonder, en se conformant aux usages traditionnels de l’Eglise, mais en tenant compte des besoins nouveaux, deux Ordres religieux: l’Institut des Filles de Marie, la Société de Marie. Les années 1816 et 1817 virent éclore ces deux grandes institutions, la première à Agen, sous la conduite de la sainte Mère de Trenquelléon; la seconde à Bordeaux même, avec le concours de ce jeune disciple que M. Chaminade chérissait comme un fils, M. Lalanne, celui-là même que tant de Parisiens ont connu et aimé comme directeur du collège Stanislas, par lui sauvé d’une ruine certaine et élevé en peu d’année à la plus éclatante prospérité. . .

“La vie religieuse,” disait-il à ce disciple de prédilection, “est au christianisme ce que le christianisme est à l’humanité. Elle est aussi impérissable dans l’Eglise que l’Eglise est impérissable dans le monde. Sans les religieux, l’Evangile n’aurait nulle part une application complète dans la société humaine. C’est donc en vain qu’on prétend rétablir le christianisme sans des institutions qui permettent à des hommes la pratique des conseils évangéliques.

“Seulement, il serait difficile, il serait aujourd’hui inopportun de prétendre à faire renaître ces institutions sous les mêmes formes qu’avant la Révolution. Mais aucune forme n’est essentielle à la vie religieuse. On peut être religieux sous une apparence séculière. Les méchants en prendront moins d’ombrage: il leur sera plus difficile d’y mettre obstacle; le monde et l’Eglise n’en seront que plus édifiés.

“Faisons donc une association religieuse par l’émission des trois vœux de religion, mais sans nom, sans costume, sans existence civile, autant que possible. *Nova bella elegit Dominus.*

“Et mettons le tout sous la protection de Marie Immaculée, à qui son divin Fils a réservé les dernières victoires sur l’enfer: *Et ipsa conteret caput tuum.* Soyons, dans notre humilité, le talon de la femme!”

Telle était la conception traditionnelle et neuve que cet homme de Dieu s’était faite de la vie religieuse. Sa Société de Marie, con-

nue aussi sous le nom de *Marianistes* ou *Frères de Marie*, comprend des prêtres, des frères laïcs ou enseignants et des frères ouvriers ou convers. Les Frères n'ont pas de soutane; ils portent la redingote des bourgeois du temps. En France, ils ont aussi le chapeau haute forme.

Sous la bénédiction et la protection de Marie, cette Société s'est développée d'une manière prodigieuse; elle est aujourd'hui implantée dans les cinq parties du monde. En Europe, elle a, de proche en proche, étendu ses établissements de toute nature en France, en Suisse, en Autriche, en Allemagne, en Belgique, en Italie et en Espagne.

Introduite aux Etats-Unis en 1849, du vivant même du fondateur, elle s'y est développée sans obstacle et elle y possède maintenant deux provinces florissantes. C'est de là qu'elle est venue au Manitoba, seule province du Canada où elle ait jusqu'ici établi des maisons.

Elle a pénétré dans l'Afrique du nord, où elle prend sa part à la restauration chrétienne par d'importantes œuvres d'éducation. En 1883, les écoles de l'archipel des îles Hawaï (Océanie) lui ont été confiées. En 1888, un autre essaim de religieux missionnaires s'est fixé au Japon. Un premier établissement fut fondé à Tokio; un second à Nagasaki (1891); un troisième suivit bientôt à Osaka (1898) et un quatrième à Yokohama (1901). En 1907, une école apostolique a été créée à Urakami, près de Nagasaki, dans le but de recruter un personnel japonais.

Souhaitons, en terminant, que la cause de béatification du vénérable fondateur, déjà introduite en cour de Rome, fasse de rapides progrès et que ses fils aient bientôt la joie de voir leur digne et apostolique Père élevé à l'honneur des autels.

— Le R. P. A. Turquetil, O. M. I., l'apôtre des Esquimaux de Chesterfield Inlet, est passé à Saint Boniface, en route pour Le Pas, il y a une quinzaine de jours. Le 2 juillet il a eu la consolation de baptiser 12 catéchumènes et 3 enfants. Il retournera dans sa mission l'été prochain par le bateau de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui fait ce lointain trajet une fois l'an. Il compte amener avec lui un Père et un Frère, et il espère avoir bientôt une chrétienté assez nombreuse dans ces régions glaciales et arides, où règne le paganisme.

— Le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception, le chœur des élèves du Collège, sous la direction des R. P. Vandandaigue, S. J., a chanté la messe à la cathédrale en chant grégorien.

— M. Hormisdas Béliveau a été élu par acclamation maire de Saint-Boniface le 4 décembre. Nos félicitations.

UN DISCOURS DU R. P. LACOMBE, O. M. I.

Comme l'a noté le R. P. J.-M.-Rodrigue Villeneuve, O. M. I., dans une remarquable série d'articles (1), où il a tracé du R. P. Lacombe, d'après ses *Mémoires et Souvenirs*, un portrait d'une fine et fidèle analyse, "toutes nos églises, ou peu s'en faut, ont entendu sa voix, mendiant des prières et des aumônes pour l'œuvre de ses missions, et il est peu de paroisses où n'ait passé quelque jour ce souffle de pitié et d'attendrissement que savait procurer comme à son gré une éloquence toute jaillissante et native; de ces beaux collèges et séminaires canadiens, — sans parler de ceux d'Europe —, ont senti battre les cœurs à ses pressants appels. . . . On cite par ailleurs l'impression qu'il faisait, par exemple, dans les chapitres de sa Congrégation ou encore au Concile Plénier de Québec (1869) où, siégeant à côté des plus hauts dignitaires de son Institut ou de l'Église canadienne, il défendait telle tradition à lui chère, et s'attirait les applaudissements inaccoutumés et unanimes de l'une ou l'autre auguste assemblée."

De ces flots d'éloquence il ne reste plus guère que des réminiscences disséminées dans des comptes rendus de journaux. Aucun de ses discours, que nous sachions, n'a été sténographié. Nous en avons cependant, trouvé un reconstruit de mémoire dans le récit des *Fêtes jubilaires de Mgr Lafleche* célébrées aux Trois-Rivières en 1882. A sa lecture, après un quart de siècle, on peut se faire une idée de l'éloquence du grand missionnaire. Comme ce discours occupe quelques-unes des plus belles pages des missions de l'Ouest, nous le reproduisons *in extenso*, tel que reconstruit, faisant remarquer avec l'auteur "que cette sténographie d'un nouveau genre n'a été faite qu'un mois après que le discours eût été prononcé."

MONSEIGNEUR,

Du fond des solitudes du Nord-Ouest, nous avons entendu des bruits de guerre. On nous a dit qu'il allait se livrer un grand combat aux Trois-Rivières; non pas un combat avec des fusils et des balles, ni avec l'épée ou la lance, mais un combat d'amour, de respect et de reconnaissance pour vous, Monseigneur, entre tous ceux qui ont reçu de vous quelque bienfait. C'est un combat des cœurs dans lequel chacun veut prouver qu'il vous doit plus que les autres et qu'il vous aime davantage.

Nous avons assisté à des manifestations bien belles et bien émouvantes depuis trois jours. Avant-hier chez les chers Frères des Écoles chrétiennes et chez les Rdes Sœurs de la Providence, nous avons assisté au premier choc, à l'assaut qui s'est livré d'une manière

(1) Cf. LE DEVOIR, 12, 19 mai, 2 et 9 juin 1917.

à faire trembler ceux qui devaient venir après eux. Hier c'étaient le monastère des Ursulines et votre Séminaire diocésain qui se disputaient la palme dans des séances qui ont fait tressaillir d'admiration tous ceux qui y assistèrent. Aujourd'hui, c'est la ville épiscopale et le diocèse qui réclament l'un et l'autre l'honneur de vous être le plus redevable et le plus reconnaissant.

Je viens, moi, Monseigneur, en qualité de délégué de Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface; de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert; de tous les missionnaires du Manitoba et du Nord-Ouest et de tous les métis et sauvages de ces contrées lointaines, qui se rappellent encore l'ancien missionnaire de l'Île-à-la-Crosse et qui lui gardent un souvenir si plein de reconnaissance qu'ils se croient en droit de prendre part au combat de ce jour.

Puisque je suis envoyé pour prendre part à ce combat, il est donc temps que j'apparaisse à mon tour sur le champ de bataille. J'arrive tard, mais quand même, j'arrive assez tôt, j'espère, pour remporter la victoire.

Ceux qui m'envoient, Monseigneur, vous le savez bien, n'ont ni or, ni riches présents à vous offrir, mais ils vous envoient quelque chose qui vous fera plus plaisir que les riches cadeaux. C'est la représentation, en miniature, d'une partie de ce pays qui vous fut si cher et dans lequel vous avez sacrifié, pour le bien des âmes, les douze premières années de votre vie sacerdotale.

La voici, Monseigneur. . . Voyez. . . (*Sa Grandeur se lève et examine attentivement, donnant des signes non équivoques de sa satisfaction.*)

Vous voyez ici, Monseigneur, la rivière Rouge qui serpente à travers la prairie; là une partie de l'Île-à-la-Crosse; çà et là des canots. . . des tobogganes. . . (*Se tournant vers l'auditoire*). des canots, des tobogganes, messieurs, ce sont les steamers et les trains de chemins de fer de ce pays-là.

Voilà une tente. . . Vous avez souvent couché sous une tente comme celle-ci, Monseigneur, dans vos longues pérégrinations à travers les prairies du Nord-Ouest. Voici un emblème, Monseigneur, pour les sauvages. . . Le reconnaissez-vous? . . . (*Montrant un calumet que Sa Grandeur prend dans ses mains en disant: "C'est le calumet de la paix; c'est un objet sacré pour ces pauvres sauvages."*)

Pour vous représenter vous-même, Monseigneur, dans ce paysage, j'ai ajouté vos armes au fond du tableau. On voit représenté sur cet écusson, au bas, un canot avec deux avirons. On sait maintenant ce que signifie ce canot; c'est un souvenir du missionnaire que l'évêque a imprimé là sur ses armes. Au-dessus du canot, une flèche. . . Savez-vous, messieurs, ce que signifie cette flèche? Je vais vous le dire, ou plutôt vous le faire comprendre par un trait.

Il y avait un jour un jeune sauvage sans nom, sans famille, sans fortune, obscur parmi les siens. Mais il avait un grand cœur, une grande âme et un courage à toute épreuve. Il se disait souvent: "J'irai moi aussi me faire un nom dans les combats." Il part donc un jour avec son arc et son carquois, bien rempli de flèches, et s'élança seul, en secret, à travers la prairie, vers le camp des sauvages ennemis de sa tribu. Après une marche pénible de plusieurs jours, il rencontra au lever du soleil un sauvage ennemi. Sans perdre de temps, il tire de son carquois une flèche empoisonnée, tend son arc et d'une main aussi sûre que son regard, il la lance droit au cœur de l'ennemi qui tombe mort à l'instant. Il court à lui, lui enlève sa chevelure, saisit un riche butin parmi le troupeau des alentours et revient triomphant dans son pays. Les vieillards de sa tribu le reçoivent comme un triomphateur, lui donnent un nom et le placent au rang des chefs les plus intrépides de la nation des Cris. Vous aussi, Monseigneur, vous êtes allé, un jour, dans votre jeunesse, livrer la guerre chez les sauvages ennemis, non de votre pays, mais de votre foi. Vous êtes aussi parti seul portant un carquois rempli de flèches, non pas de flèches empoisonnées, mais de flèches d'amour, de charité et de religion. Vous en avez frappé votre ennemi au cœur; mais au lieu de le terrasser, vous l'avez relevé de la poussière et de la fange du vice où il gisait; vous l'avez amené des ténèbres de l'erreur et de la mort à la lumière de la vérité et de la vie. Et quand, après tant et de si belles victoires remportées sur la barbarie et le paganisme des sauvages, vous êtes revenu dans votre pays, vos compatriotes vous ont acclamés et le Souverain Pontife vous a placé au rang des princes de l'Eglise.

Quand je vous voyais ce matin, Monseigneur, descendre de votre trône épiscopal avec cette belle crosse que vous portez si dignement, je me disais en moi-même: "Cette crosse nous appartient à nous, pauvres missionnaires et sauvages de l'Ouest; ou plutôt elle nous est commune avec les ouailles du diocèse des Trois-Rivières."

Vous, Monseigneur, qui avez vécu si longtemps à l'Île-à-la-Crosse, vous savez d'où lui vient ce nom. Permettez moi de le dire à ce digne et sympathique auditoire.

Ceux qui ont abordé les premiers sur cette île, messieurs, y trouvèrent cachées dans un buisson trois crosses de bois. C'est pour cela qu'ils lui donnèrent le nom d'Île-à-la-Crosse. De ces trois crosses, échouées on ne sait par qui, probablement par les anges tutélaires de ces pays-là, l'une est aujourd'hui sur le trône épiscopal de Saint-Boniface, une autre a été pendant de longues années entre les mains de Mgr Faraud, de sainte et vénérée mémoire, et la troisième est ici sur le trône épiscopal des Trois-Rivières dans les dignes mains de votre saint évêque que vous avez tant de raisons d'aimer, de vénérer

et de fêter avec enthousiasme. Cette crosse, en la voyant, je l'ai reconnue. . . Les braves gens des Trois-Rivières ont couvert d'or et orné de pierreries cette crosse de bois, mais je l'ai reconnue quand même. . . C'est bien elle; c'est une des crosses que les arges gardiens de ces trois futurs évêques avaient cachées dans le buisson de l'Île-à-la-Crosse.

Vous savez sans doute, messieurs, ou je vais vous l'apprendre, que l'ancien missionnaire de l'Île-à-la-Crosse, aujourd'hui votre digne évêque, a bien failli vous échapper et rester sur le théâtre de ses premiers exploits pour y porter jusqu'à la mort sa crosse et sa mitre glorieuses. Je me suis demandé bien des fois ce que les gens des Trois-Rivières, après tout pas plus dignes que les autres en apparence, avaient bien pu faire au bon Dieu pour mériter d'avoir un tel évêque ! Je le devine maintenant, après ce que depuis trois jours je viens de voir et d'entendre chez eux.

Je vous ai entendu dire, Monseigneur, en réponse à certaines adresses qui vous ont été présentées ces jours-ci, que vous n'avez été qu'un pauvre jardinier répandant sur les plantes et les fruits de votre jardin l'eau que des mains généreuses et charitables avaient mise dans votre arrosoir. Il se peut qu'ici vous trouviez bien des mains charitables pour remplir votre arrosoir, mais quand vous étiez seul, là-bas, au milieu des tribus sauvages du Nord-Ouest où je vous ai trouvé à l'œuvre quand j'y suis arrivé, vous n'aviez personne pour le remplir. Quand vous alliez de bourgade en bourgade, parcourant les vallées et les prairies, couchant sur la dure et souvent en plein air, quelques fois n'ayant pas de quoi rassasier votre faim ni éteindre votre soif, vous n'aviez alors pour remplir votre arrosoir que les sueurs de votre front, les larmes de vos yeux et la charité inépuisable de votre cœur de missionnaire.

Je me rappelle ce jour, Monseigneur, où je vous rencontrai pour la première fois et c'est le cœur bien gros d'émotion que je me représente encore l'angoisse du vôtre durant cette nuit cruelle où vous croyiez voir, le lendemain, se lever pour vous la dernière aurore. (1) Lorsque je vous arrivai, avec mes sauvages, vous aviez déjà dit de loin, de bien loin, adieu à vos parents, à vos amis, à votre mère chérie qui allait ignorer toujours le malheureux sort de son fils ou mourir en l'apprenant.

Et combien de fois, hélas ! n'avez-vous pas couru les mêmes dangers, ou d'autres non moins redoutables ! Vous savez, vous, Monseigneur, que je n'exagère pas quand je trace ce sombre tableau des misères, des souffrances et des angoisses du missionnaire de ces

(1) Allusion à la bataille des Métis contre les Sioux le 18 juillet 1851. Voir détails racontés dans une lettre du P. Lacombe reproduite dans "Les Cloches," 1er mars 1917, pp. 78 et suiv.

temps-là ! J'ai été votre compagnon, ou plutôt votre élève dans ce rude labeur des missions ; mais aussi, j'en suis aujourd'hui le témoin irrécusable, et, malgré toutes les ruses de votre humilité pour élapper à ces éloges, il lui fut dû bien céder devant le témoignage d'un vieux missionnaire de quarante-quatre ans de service, qui a suivi vos pas, qui a vu de ses yeux et partagé vos travaux dans ces solitudes muettes qui, sans moi, n'auraient rien à dire aujourd'hui des années les plus méritoires de votre vie. . . ., de ces années qui peut-être aussi sont pour vos vieux jours, Monseigneur, le plus doux et le plus consolant souvenir du passé.

Je vous demande pardon, messieurs, de me laisser ainsi gagner par l'émotion et de verser des larmes devant vous dans un jour de si grandes réjouissances. Il m'est impossible de les retenir aux souvenirs que j'évoque en ce moment.

(Ces paroles furent couvertes des applaudissements et des larmes de tous les auditeurs.)

Comme je vous le disais tout à l'heure, messieurs, votre digne évêque a bien failli vous échapper et rester avec sa crosse et sa mitre sur le théâtre de ses premiers exploits. Il fut, en effet, désigné et choisi comme devant être le successeur de Mgr Provencher dans cet immense territoire du Nord-Ouest. Mais savez-vous comment son humilité s'y prit pour échapper à ce premier assaut de la crosse et de la mitre ?

Je vais vous le dire. Il avait contracté dans ses pénibles courses de missionnaire une infirmité qui le rendit boîteux pour toute sa vie. Il mit de l'avant cette infirmité de la jambe et du pied. On sait fort bien partout, et ici mieux qu'ailleurs, que Mgr Lafliche s'est toujours plus distingué par les qualités de la tête que par celles de ses pieds. La tête a donc profité de la faiblesse de la jambe pour se soustraire à la mitre. Mais la mitre et la crosse l'ont poursuivi jusque dans son pays, et voilà pourquoi vous avez aujourd'hui l'honneur et le bonheur de l'avoir pour votre évêque.

Pourtant, je doute qu'il ait fait plus ici en vingt-cinq ans qu'il n'a fait en douze ans dans le Nord-Ouest. Il a été là l'un des premiers missionnaires. Il a tracé la route à ceux qui l'ont suivi. Mgr Taché, archevêque actuel de Saint-Boniface, se regarde lui-même comme son disciple, son élève dans les travaux de missionnaire. Son nom est resté si profondément gravé dans ces contrées qu'il n'y a pas un sentier qui ne garde l'empreinte de ses pas, pas un coin de terre qui n'entende encore parler tous les jours de M. Lafliche, le bon et courageux missionnaire d'autrefois, pas un vieillard qui ne bénisse son nom avec amour.

De ses travaux, de sa vertu et de son dévouement sont nés l'archidiocèse de Saint-Boniface, le diocèse de Saint-Albert, le vicariat

apostolique de la Saskatchewan et celui de l'Athabaska-Mackenzie, et le nouveau diocèse de New-Westminster. Voilà le résultat ou la conséquence de ses premiers travaux apostoliques, de ses douze années de mission parmi les pauvres sauvages que nous avons continué d'évangéliser en marchant sur ses traces, après avoir reçu de lui les premiers exemples et les premiers conseils. Dites à présent, messieurs, si nous n'avons pas le droit de venir prendre part à cette fête, à ce grand combat de l'amour et de la reconnaissance, et de dire, en retournant dans notre pays, que nous avons remporté la victoire.

Je vois, Monseigneur, écrit partout, sur les murs et sur les draperies, en lettres d'or et d'argent: *Ad multos annos*. Tout le monde, ici, sait ce que veut dire ce latin-là. C'est un souhait de longue vie, de jours nombreux et prospères.

Nous avons, nous aussi dans notre langue sauvage, un mot qui exprime cette pensée-là. Ce mot, (vous allez le comprendre, vous, Monseigneur), c'est Je vais le traduire; ce mot sauvage veut dire en français: *Tu as bonne envie de vivre, va*.

Oui, messieurs, votre digne évêque a bonne envie de vivre; il est bien portant et il promet de vivre encore plusieurs années. Il vivra aussi, allez.

Oui, Monseigneur, vous vivrez longtemps encore pour le bonheur de la nation canadienne, dont vous êtes l'une des gloires les plus pures; pour le bonheur de vos ouailles qui sont si heureuses de vous posséder; pour la consolation et la joie de ce clergé si sympathique à son évêque, de ces dignes prêtres si unis entre eux et si bien disciplinés par votre main habile et votre cœur paternel, que l'évêque et son clergé ne font qu'un et se font honneur l'un à l'autre.

Vous vivrez aussi, Monseigneur, pour le bonheur des missionnaires et des pauvres sauvages du Nord-Ouest. C'est, en effet, un grand bonheur pour nous de penser, de loin, au fond de nos prairies, qu'il y a ici, sur un trône épiscopal, l'un des nôtres, un ancien missionnaire, qui prie pour nous et qui nous vient très souvent en aide dans le travail pénible que nous accomplissons après lui dans ces pauvres et lointaines contrées de l'Ouest.

Vivez donc, Monseigneur, et j'ai l'espoir qu'avant de mourir, vous viendrez encore une fois revoir la rivière Rouge, l'Île-à-la-Crosse et toutes nos missions jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses. Je me charge de vous y conduire, et de vous ramener sain et sauf.

Et vous, braves gens des Trois-Rivières, qui venez de vous montrer si dignes de votre premier Pasteur, ne craignez rien pour quand il sera entre les mains du P. Lacombe.

Monseigneur, j'ai dit . . . et j'ai fini!

UNE CAMPAGNE DE SALUT

Pendant que, d'un bout à l'autre du Canada, la querelle électorale fait rage; pendant qu'on prodigue à l'élément français outrages et menaces, nos compatriotes du Manitoba poursuivent tranquillement une campagne de salut. Par la voix de la *Liberté*, ils font appel à tous ceux qui ne sont pas satisfaits de leur sort actuel — ou que préoccupe l'avenir — et les invitent à s'installer sur la terre.

La campagne est menée avec une méthode, un esprit de suite un souci de ménager les susceptibilités légitimes, un sentiment de l'intérêt général qui révèlent une pensée maîtresse et une large expérience. On ne se contente pas de généralités; on donne des faits, des faits précis et nombreux; on a le soin de préciser que, si convaincu que l'on soit de l'importance des groupes français de l'Ouest, on n'entend tout de même point combattre la colonisation du Québec et que l'on ne réclame que ceux qui autrement s'en iraient aux États-Unis ou dans les grandes villes.

On a le soin d'ajouter du reste que ces effectifs seraient déjà suffisants pour donner à la population française de l'Ouest de puissants renforts.

Et cette campagne ramène en même temps l'esprit sur la nécessité primordiale de la conquête du sol. Nécessité au point de vue de l'équilibre économique du pays: nous le constatons chaque jour avec cette hausse constante du prix de la vie dont la cause première se trouve dans un défaut de production agricole. Nécessité au point de vue de l'avenir tout court. Il suffit de s'y arrêter une minute pour s'en convaincre.

C'est même une affirmation qui semble tellement évidente qu'on ne songe que trop rarement à en examiner les motifs profonds. On ne souligne guère, par exemple, les liens qui existent entre l'accroissement normal de la population et la vie à la campagne. Et pourtant nous touchons là l'une des causes premières de la grandeur ou de la décadence de la nation.

Prenez deux familles de type semblable, l'une qui restera à la campagne, l'autre qui viendra à la ville; suivez-les pendant deux ou trois générations, surtout dans les conditions qui tendent à s'aggraver dans nos grandes villes. Forcément, vous verrez à la ville les constitutions s'anémier dans une certaine mesure, les mariages se faire plus tardifs. Multipliez ces cas, et c'est, en dehors de tout autre facteur, une perte sèche pour la nation. Du point de vue moralité, conservation des traditions, de l'esprit national, il est évident que la vie à la campagne est un facteur particulièrement bienfaisant.

Mais nous ne rappelons ceci que pour rafraîchir les mémoires, pour évoquer des pensées premières. Nous savons autant que person-

ne que ces pensées, si elles peuvent commander une tactique et des actes, ne suffiront point à garder ou à renvoyer sur la terre un très grand nombre de gens. Il faut une méthode, une campagne qui facilitent le séjour sur la terre ou le retour aux champs.

C'est précisément parce que, sous leurs affirmations générales réduites au minimum, nos amis du Manitoba ont mis des actes, des actes liés et qui se développent suivant un plan, que nous les félicitons. Ils ne sont pas les seuls à agir. Félicitons pareillement ceux qui rivalisent avec eux et, dans la mesure où nous le pouvons, aidons-les.

Que ce soit dans l'Ouest, dans l'Ontario ou dans la vieille province de Québec, la conquête du sol est la condition de presque tout autre progrès. Cette pensée ne devrait pas nous quitter; elle devrait nous inspirer des actes, variés suivant les milieux mais tendant tous au même but: enraciner notre race dans le sol par la colonisation et par l'amélioration du sort des cultivateurs.

Même en temps de guerre, — en temps de guerre plus qu'en tout autre temps peut-être, — il convient d'en revenir à cette vérité première.

Le Devoir.

Omer HÉROUX.

BIBLIOGRAPHIE

— *Codex Juris Canonici.* — Le nouveau *Code de Droit canonique* n'a encore été publié que dans les *Acta Apostolica Sedis*, mais il sera publié prochainement dans des éditions annotées et contenant une table analytique des matières. Trois éditions sont sous presse à l'Imprimerie polyglotte vaticane. Voici les prix, port compris, de ces diverses éditions: In-18, 8, 9 et 9.50 francs, selon la reliure. In-12, 12.50, 14 et 14.50 francs. In 8, 19, 21 et 22 francs. Dès maintenant l'Imprimerie Vaticane accepte les souscriptions. L'impression terminée, les expéditions seront faites avec le plus grand soin, selon l'ordre des demandes. Les souscriptions doivent être accompagnées du prix et adressées à la *Direction de l'Imprimerie Polyglotte Vaticane*, VATICAN, ROME —

Institutions Morales Alphonsianæ ou *Théologie Morale* du R. P. Clément Marc, C. SS. R., en deux vol., 918 et 943 pages. — Une quinzième édition de cet important ouvrage vient d'être publiée à Rome, entièrement revue et augmentée de beaucoup de nouvelles questions appropriées aux temps présents. Elle contient de plus un supplément à chaque volume indiquant ce qui est confirmé, aboli ou innové par le *Code de Droit canonique*. Prix: 16 francs. — On peut s'adresser au T. R. P. TerHaar, C. SS. R., Sant'Alfonso, Via Merulana, Rome (Italie).

LE TROISIEME CENTENAIRE DE SUAREZ

De grandes fêtes ont été célébrées cet automne à Grenade, en Espagne, à l'occasion du troisième centenaire de la mort de l'illustre théologien Suarez. La France, l'Angleterre et l'Université de Coimbra, en Portugal, où le P. Suarez avait été professeur, ont envoyé à ces fêtes d'importantes délégations. Le nonce du Pape a assisté aux diverses cérémonies.

La maison dans laquelle naquit le savant théologien, à Grenade, porte cette inscription: " Dans cette maison naquit, le 5 janvier de l'an 1548, le vénérable Père François Suarez, insigne commentateur d'Aristote et de saint Thomas, philosophe de grand renom, profond théologien, jurisconsulte distingué, défenseur si éloquent de la foi catholique, qu'il mérita de recevoir du Saint Siège le titre de *Docteur Eminent*, la gloire de l'Eglise, la lumière de la Compagnie de Jésus, l'honneur de l'Espagne et l'un des fils les plus illustres de cette cité."

A L'ACADEMIE SAINT-JOSEPH

Le onze décembre, à l'occasion du deuxième anniversaire de la nomination de S. G. Mgr l'Archevêque au siège de Saint-Boniface, les élèves de l'Académie Saint-Joseph, dirigée par les Reines Sœurs des SS. NN. de Jésus et de Marie, ont donné une jolie et touchante séance dramatique et musicale. De nombreux membres du clergé y assistaient, et la vaste salle académique était remplie d'auditeurs.

Une très délicate adresse fut présentée à Sa Grandeur, qui, à la fin de la séance, remercia et félicita les chères élèves, en leur rappelant la supériorité, à tous les points de vue, de l'éducation qu'elles ont le bonheur de recevoir.

DING ! DANG ! DONG !

— Le R. P. Jean Forbes, des Pères Blancs, frère de S. G. Mgr Guillaume Forbes, évêque de Joliette, vient d'être nommé coadjuteur de S. G. Mgr Streicher, vicaire apostolique de l'Ouganda, en Afrique. *Ad multos annos!*

— M. l'abbé N.-A. Troie, ancien curé de Notre-Dame de Montréal, a succédé le 1er décembre à M. l'abbé Charles Lecoq, démissionnaire, à la haute position de supérieur de la Compagnie de Saint-Sulpice au Canada. Il est le seizième supérieur depuis l'abbé de

Queylus et le premier canadien-français élu à ce poste. Nos sincères félicitations et nos meilleurs vœux.

— Le 30 novembre les élèves du couvent de Saint-Norbert ont donné une jolie séance à l'occasion des fêtes de sainte Cécile et de sainte Catherine. S. G. Mgr l'Archevêque y assistait.

— Le 2 décembre S. G. Mgr l'Archevêque a prêché à Saint-Adolphe et a assisté le soir à une intéressante séance donnée par les élèves du couvent en l'honneur de M. l'abbé M. Mireault, curé de la paroisse. Mgr Dugas, P. A., V. G., était aussi présent.

— Le R. P. X. Portelance, O. M. I., curé fondateur de la paroisse du Sacré-Cœur de Winnipeg, est revenu au Manitoba. Il nous fait plaisir d'apprendre que sa santé est maintenant en bon état.

— Le R. P. F.-B. Kowalski, O. M. I., a été nommé curé de Beau-séjour, Man., et le R. P. Nandzick, O. M. I., le remplace comme curé du Saint-Esprit à Winnipeg. Cette paroisse polonaise vient d'être divisée. Le curé de la nouvelle paroisse est un prêtre polonais séculier venu des États-Unis.

— Le R. P. Eugène Dumont, C. SS. R., qui était à Sainte-Anne des Chênes depuis quelques mois, est retourné dans la province de Québec. Il est remplacé par le R. P. O. Lietart, C. SS. R., ci-devant curé de Saint-Vital, où M. l'abbé R. Dumoulin lui a succédé le 31 octobre dernier.

— Nous notons avec un vif regret que le presbytère de Saint-Jean-Baptiste a été entièrement détruit par un incendie dans l'après-midi du 3 décembre.

— Le 17 décembre marque le cinquantième anniversaire de l'entrée en religion du R. P. Louis Gladu, O. M. I., directeur de l'*Ami du Foyer* de Saint-Boniface. Nos sincères félicitations et nos meilleurs vœux à ce vétéran de la presse catholique.

— L'amitié est l'alliance entre deux âmes qui s'unissent pour aimer Dieu. — BOSSUET.

— Mme de Maintenon disait à ses contemporaines: "Souvenons-nous que la plus grande parure de notre sexe c'est la modestie."

R. I. P.

— M. l'abbé Henri Defoy, curé de Marieville, au diocèse de Providence, et frère de M. l'abbé Alexandre Defoy, de Letellier, décédé dans sa paroisse.

Mme Vve Huot, grand'mère de M. l'abbé Arthur Béliveau, curé de Starbuck, décédée à Winnipeg.

— Nous recommandons également aux prières de nos lecteurs la mère et l'une des sœurs de M. l'abbé Evrard Kwakman, curé de la paroisse belge de Saint-Boniface, décédées en Hollande.